

RENCONTRE



« Les Psaumes restaurent mon être anéanti »

Six ans après le décès de son fils cadet, cette mère de six enfants essaie de continuer à vivre. Musicienne, elle « s'explique » avec Dieu par le biais de sa clarinette et la prière des Psaumes.

Texte : **Luc Adrian** Photos : **Julie Bourges / Picturetank**, pour FC

« **F**élix, notre fils cadet, est mort dans la nuit du 18 au 19 novembre 2005, percuté par une camionnette sur une petite route de Bretagne. On ignore si c'est un suicide ou un accident; sans doute, un accident suicide. On ne le saura jamais ici-bas. Il faut faire avec cette béance de l'incertitude. Ce qu'on sait, c'est que c'est la drogue qui l'a tué. Il est mort après trois ans d'enfer. Trois ans de déni – il répétait « *Je peux arrêter quand je veux* » mais il ne pouvait plus rien contre la pieuvre. Trois ans de fuites, de mensonges, de délires, d'errances, sans toucher terre. Félix était un garçon sensible, affectueux, confiant, pur, refusant le

monde et ses injustices. Le genre de garçon à mettre le doigt dans toutes les prises parce que c'était son tempérament d'essayer. Mais il y a certaines saloperies qu'on essaie et qui, très vite, vous tiennent, vous accrochent, vous possèdent. La drogue a brisé sa volonté, l'a isolé, et plongé dans le désespoir. Quand je l'ai vu arriver, un jour,

Trois ans de calvaire pour notre fils Félix et pour chacun de nous.

avec un bidon d'essence en me disant qu'il allait se jeter du haut d'une grue voisine, je l'ai fait hospitaliser. Ce fut pire que tout : il fugua deux fois... Nous ne savions plus quoi faire, pourtant on a ●●●

●●● tout essayé. Les parents d'enfants toxicomanes vivent une détresse sans nom.

Trois ans de calvaire pour lui, et pour nous également : mon mari, moi-même, ses deux frères et ses trois sœurs. Nous n'avons jamais ressenti autant d'impuissance, d'inquiétude, de détresse, de tristesse. On ne s'en remet pas vraiment. Disons que chacun de nous essaie, en famille et individuellement, de faire face au jour qui s'annonce, plus ou moins ombrageux, très pauvrement.

Nous avons parfois des «mots», Dieu et moi.

Aussi ai-je peur de vous décevoir : je suis très loin de trouver un sens à ma souffrance, à notre souffrance. D'autant plus que je suis extrêmement rétive, de nature, à celle-là : je la fuis comme la peste. Il se trouve que le Seigneur a mis aussi en moi un goût fort pour la vie... Nous avons parfois des mots, Lui et moi. Je crains donc de ne pas être très aidante. Et puis j'ai surtout appris qu'il faut beaucoup se taire, face aux calvaires, souvent secrets, que vivent la plupart d'entre nous.

Le 19 novembre au soir, lorsque j'ai vu dans notre véranda mon mari en train de parler avec deux gendarmes, j'ai compris. «*Rose, ces messieurs voudraient identifier le cadavre d'un jeune homme de 30 ans*», m'a dit Charles. Je me suis mise à hurler, à

hurler comme jamais – comme une bête blessée à mort. L'une de nos filles a tenté de me calmer : «*Maman, on n'est pas certain que ce soit Félix puisqu'il n'a que 23 ans!*» J'ai étouffé mon cri pour elle, mais je savais – et tout mon être le savait, et toute ma chair le criait – que c'était lui. Nous avons montré une photo de Félix aux gendarmes. L'identification n'a fait aucun doute.

Nous sommes allés reconnaître son corps dans une petite morgue de Bretagne. Mon garçon était allongé sur une civière. J'ai regardé Félix mort durant cinq minutes, et j'ai éprouvé une étrange sensation d'absence. C'était lui et pas lui. Mais où était-il ? Il

n'était plus là. Son corps n'était plus habité. Il était parti, mais où ?

À ce moment, j'ai oublié toutes les réponses de mon catéchisme. D'ailleurs, je n'ai plus de réponses : que des questions. Ce n'était pas envisageable qu'il ait ainsi disparu. Cet enfant, on l'avait posé un jour sur mon ventre – comme les cinq autres – et je ne pouvais oublier cet émerveillement : «*Comment, petit bonhomme, tu sors de moi ? Incroyable : complet, fini, unique...*» Instant incomparable, d'une intensité cosmique. C'est tellement inouï de mettre des enfants au monde qu'ils n'ont pas le droit de mourir. La mort d'un enfant est d'une violence intolérable.

Félix est descendu du train Brest-Paris, on ne sait pas pourquoi. Il a

marché une bonne partie de la nuit, probablement en pleine phase de décompression car il avait arrêté de prendre ses antidépresseurs. Il ne portait pas ses lunettes quand il a été percuté par la camionnette. Cette souffrance est tellement absurde que je la refuse de toutes mes

signe de vie, de présence. Dans le Psaume 115, il est dit que « *les morts (les morts-vivants), ceux qui s'enferment dans le silence, ceux-là ne louent pas l'Éternel* ». C'est très violent, mais c'est bien ce que je crois : soit je crève, soit je crois en ce Dieu d'amour - et la louange qui



forces. Dans ce refus, je me tourne vers la seule issue : un Dieu qui m'aime malgré tout ça, dont je ne comprends rien au comportement, et que d'ailleurs j'engue... régulièrement. Car s'Il est tout-puissant, pourquoi laisse-t-Il faire cela ? Et s'Il est à genoux, Il n'est plus le roc sur lequel je voudrais m'appuyer.

Désormais, aucun « *paradis* » ne m'intéresse si Félix n'y est pas. C'est ma colère qui me donne la volonté de croire. Il ne me reste plus que cela. Et l'eucharistie. Parfois, je vais m'asseoir seule devant le tabernacle, et je Le regarde. Mon unique prière : « *Montre-moi Ton visage!* » Pourtant, Dieu ne me dit rien. Rien. Aucun

en résulte est la seule façon de ne pas sombrer.

Après la mort de Félix, j'ai été bloquée de partout, corps et âme. Un ostéopathe m'a dit : « *Votre corps est ●●●*

ILS ONT DIT

« Le scandale de l'univers n'est pas la souffrance, c'est la liberté. Dieu a fait libre sa Création, voilà le scandale des scancales, car tous les autres scandales, procèdent de lui. »

●●● *sidéré*». Mon cœur l'était aussi. Cette sidération a duré des mois. Aujourd'hui je ressemble à un funambule au-dessus d'un abîme. La souffrance, c'est un trou dans le ventre, un vertige qui ne cesse pas, une chute sans fin, un vide inouï.

La souffrance de chacun est un continent différent, très difficile à aborder, qui ne se compare pas. Après un tel drame, la plupart des couples explosent. Je comprends pourquoi. Mon mari a plongé dans une dépression profonde, avec une intense culpabilité : « *Cette nuit-là, nous n'étions pas là* », me répétait-il, alors que les

images du corps de Félix qui sautait en l'air l'obsédaient. L'auto-accusation m'a épargnée mais reste une tentation constante : « *Je n'ai pas fait ci, je n'ai pas vu ça, j'aurais dû...* » Aujourd'hui, nous pensons qu'une des pistes pour enrayer la drogue est la lutte contre le déni – celui des parents comme celui des enfants.

Ce qui m'a sauvé, ce sont mes autres enfants, mon mari, le combat pour la vie, qui, cruellement, continue. C'est aussi ma clarinette, la musique klezmer [des communautés

juives d'Europe centrale], et les Psaumes. Musicienne professionnelle, j'ai repris les concerts, après la mort de Félix. Et je me suis mise à apprendre les Psaumes par cœur, en hébreu et en français. Il y a un hurlement en moi qui ne s'apaise pas. Je le pousse à travers ces cris immémoriaux de l'humanité blessée vers Dieu. C'est en les récitant, chaque jour, que je retrouve un cap : en me permettant de m'ajuster en vérité dans la prière, ils me libèrent de moi-même.

La souffrance de chacun est un continent très difficile à aborder.

Peu à peu, les Psaumes restaurent mon être fracassé. Ils m'accompagnent dans les états contradictoires que je traverse et qui coexistent de façon inexplicable : en même temps une détresse insondable et un amour profond de la vie. Ma souffrance est comme une hémorragie qui mystérieusement, furtivement, ressemble quelquefois à une source. Le Psaume 23 – « *Tu dresses la table devant moi, à la face de mes ennemis...* » – exprime tout à fait ce que je traverse. Je ne peux imaginer une plus grande plénitude que ce don de Dieu, et simultanément je sens que l'ennemi est là, que le désespoir menace, que mon enfant est parti et que je suis comme une terre dévastée. Surgit même une tentation que j'ignorais jusqu'ici : celle d'instrumentaliser ma détresse et d'en faire un « *outil* » pour toucher ou prendre le pouvoir sur l'entourage.

Dans le Psaume 42, le psalmiste gémit sur lui-même et se lamente. Ses adversaires le provoquent : « *Où est ton Dieu ?* » Alors, il réagit, il se reprend. Le « *pourquoi* » qu'il lançait à Dieu, il se l'adresse à lui-même :

ILS ONT DIT

« ... Les pauvres, les paumés, les malades, les suicidés en qui j'ai vu Ton visage. Eux aussi présents tous les jours. Élève-les jusqu'à Ton épaule pour les consoler. »

« Pourquoi gémis-tu sur toi-même ? Mets ton espoir en Dieu car j'aurai encore à te louer... »

Il est dans la foi la plus pauvre : il n'a rien d'autre que son désir de croire. Honnêtement, j'en suis là. Et je murmure avec le psalmiste : « Tu restaures mon être » (Ps 23).

Je me mets dans sa peau. Comme le psalmiste, je veux croire à la bonté inconditionnelle de Dieu : « Tu m'as fait remonter des enfers, Tu m'as permis de vivre, de ne pas descendre au tombeau » (Ps 30). Sa liberté, son audace, son humilité, sa confiance me guident et me nourrissent. Avec lui, je me plante devant Dieu et je crie : « Pourquoi m'as-Tu

abandonné ? » (Ps 22). Mais je lui dis aussi : « Moi, je suis sûre de ton amour, je veux chanter pour l'Éternel car Il me comble de bienfaits » (Ps 13) ; « Même avec beaucoup d'épreuves, moi je crois, oui » (Ps 16).

La planche de salut du psalmiste, c'est le lien qu'il conserve avec Dieu même quand celui-ci se tait, au plus profond de la nuit. Oui, je le proclame avec lui, mon ami, mon frère, et cette immense foule de psalmistes juifs et chrétiens de tout temps, ceux qui ont prié et prient encore à travers ces Psaumes : « Car éternel est son amour ». En hébreu : « KI LE'OLAM HASDO! » ●

Mes (tout petits) conseils pour approcher une personne en grande souffrance

1 Se taire, écouter, et ne pas donner de conseils ! Au bout de quelques mois, quelqu'un de bien intentionné a dit à l'une de nos filles : « Tu devrais passer à autre chose ! » Insupportable.

2 Éviter les « homélies » et les spiritualisations. Du style : « De tout mal Dieu tire un bien » ; « Tu verras, cela peut te faire grandir » ; « Dieu souffre avec toi » ; « Félix est mieux là où il est » ; « On va prier pour lui »... Certaines phrases sont justes mais ne peuvent venir que de la personne en souffrance ; celle-ci ne peut les entendre d'un tiers.

3 Ne pas craindre d'être maladroit. « Le malheur fait peur », dit-on – c'est exact. Il isole. Mais mieux vaut faire des gaffes que de n'oser aucune démarche. La personne qui souffre distingue l'intention, sent le désir de bien faire.

4 Prier pour la personne. La confier à la tendresse d'un Dieu qui console.

5 Être fidèle dans l'amitié. J'ai été émerveillée, juste après la mort de Félix, par la délicatesse, la discrétion et la variété des manifestations de compassion : une soupe, un dessert, une fleur, un Post-it, des chocolats, un bouquin, une visite – et même un olivier ! Mais – rien que de plus humain même si cela fait beaucoup souffrir – l'entourage oublie, sauf les très proches, que c'est du très, très long terme. Alors on ressent parfois une immense solitude.

